

L'histoire de Barnabé, soldat français dans la Grande Armée.

Barnabé est né il y a bien longtemps... S'il vivait encore aujourd'hui, il aurait ... 215 ans !... Mais on a envoyé Barnabé à la guerre, et il n'a vécu que... 22 ans...

Barnabé est né dans un petit village pas très très loin d'ici, près de Paris. Il travaillait bien à l'école, et il voulait devenir instituteur... Mais, à 20 ans, comme il n'était pas marié, on est venu le chercher pour entrer dans l'armée.

Il a marché pendant deux jours pour rejoindre sa garnison.

Là, on lui a donné un bel uniforme, bleu blanc rouge, comme les couleurs du drapeau français. Avec un shako. C'est un drôle de chapeau, très haut. Il y a de beaux boutons dorés sur son uniforme, et des galons, et il a aussi reçu un sac à dos, qu'on appelle un havresac, et un petit sac pour mettre ses cartouches, qu'on appelle une giberne. Et puis il a reçu son arme : c'est un fusil, qu'on appelle un mousquet, et qui est très compliqué à utiliser ! Chaque fois qu'on veut tirer, il faut verser la poudre et la balle dans le canon du fusil, tasser avec une baguette, remettre la baguette en place et encore d'autres choses, bref il faut bien une minute avant de pouvoir tirer ! On apprend à faire tout ça de plus en plus vite, et puis aussi à viser juste ! Il y a aussi une baïonnette, au mousquet. C'est quoi, une baïonnette ?...

On ne mange pas très bien, à la caserne : on doit faire la soupe à tour de rôle et les chefs se servent les premiers !... Il ne reste plus beaucoup de viande quand c'est au tour des jeunes recrues comme Barnabé ! Heureusement, ils ont chaque jour leur ration de pain. Sec, bien sûr, sans beurre ni confiture, sans lait, et sans yaourt...

Barnabé dort par terre, sur une paille. Car il n'y a pas assez de lits, non plus...

Quand Barnabé et ses jeunes compagnons ont pu se débrouiller avec leur mousquet, on est venu les chercher pour aller au front. Les Prussiens et les Autrichiens étaient entrés en France, et menaçaient Paris. Ils voulaient renverser Napoléon.

C'était au mois de février, en 1814. Il faisait froid ! Barnabé est parti, avec les autres, avec sa giberne pleine de cartouches en bandoulière et son sac à dos sur le dos. Il y a tant de choses dans ce sac à dos ! Son linge de rechange, des chaussures de rechange, son matériel de cuisine (un bol, une assiette, un couteau, une cuiller), son nécessaire de toilette (un rasoir, un morceau de savon, un peigne...), une trousse de couture, pour réparer les accrocs à son uniforme et les trous à ses chaussettes, et tout le matériel nécessaire pour entretenir son uniforme et son mousquet. Un morceau de pain, et quelques haricots secs pour la soupe du soir. Et puis sa capote, qui le protégera de la pluie et du froid, et lui servira de couverture. Cela pèse très lourd tout ça, et Barnabé est très très fatigué. Et il a mal aux pieds ! Ah s'il avait des baskets, comme nous ! Mais non, il a de mauvaises chaussures, très inconfortables et qui ne tiennent pas bien aux pieds !

Ils se sont battus, pour la première fois. On a très très peur, quand on se bat pour la première fois ! Les canons font un bruit épouvantable, il y a de la fumée partout, on tousse et on a les yeux qui piquent, on ne sait plus où on est, on n'entend presque plus les ordres des chefs. Les balles sifflent tout autour, les obus explosent au-dessus de nos têtes, on voit tomber des boulets de canon... et on entend crier les soldats blessés tout autour, partout...c'est terrible ! Alors on avance, toujours, on tire quand on peut, et on se défend avec la baïonnette quand on n'a pas le temps de tirer.

Le soir, les jeunes recrues sont épuisées et terrifiées... et ils doivent encore préparer le bivouac. Barnabé ne sait pas ce que c'est, un bivouac.

Quand on est général, ou colonel, on trouve une chambre pour passer la nuit, à l'hôtel, ou chez le curé, ou chez les bourgeois, qui sont assez riches pour accueillir les officiers. Mais les simples soldats dorment à la belle étoile ! Pas de tente, ni caravane ni chalet, pour les protéger du froid ou de la pluie. Juste leur capote. S'ils ont de la chance, ils dormiront dans la chaude paille d'une grange ou d'une étable. Sinon, on fait un grand feu de bois, pour se réchauffer et, si on a de la chance encore, on y cuit la soupe.

Quand la troupe s'arrête pour la nuit, on cherche donc un endroit protégé du vent, et de l'ennemi, où il y a des arbres (il faut du bois pour faire le feu, et se fabriquer un abri si on a le temps) et une rivière. Pas pour aller nager, la rivière ! Pour boire, et pour manger ! En 1815, il n'y a pas de robinet, alors sans rivière, pas d'eau, et sans eau, pas de soupe !... D'ailleurs, on ne mange pas tous les jours, quand on est en campagne. Il n'y a pas de supermarché où l'on peut acheter des oeufs ou du poulet ou des légumes, pour tous ces soldats. On mange ce qu'on trouve... et on chaparde parfois un peu chez les fermiers ! ...

Barnabé, donc, est parti couper du bois pour faire le feu, il y a eu un peu de soupe, ce soir-là, et il a bien dormi parce qu'il était terriblement fatigué.

Les jours suivants, Barnabé et ses compagnons se sont battus contre les Russes, et les Autrichiens et les Prussiens. Mais ils ont perdu, et Napoléon a dû abdiquer. Seulement, un an plus tard, il est revenu de l'île d'Elbe, Napoléon, et la guerre a recommencé. Cette fois, en Belgique !

Et Barnabé est reparti se battre.

Le mercredi, c'était le 14 juin 1815, toutes les troupes françaises bivouaquent le long de la frontière belge. Ils sont prêts à entrer en Belgique, en grand secret, pour surprendre l'ennemi.

Il y a deux armées ennemies qui les attendent, en Belgique. D'abord, le vendredi, ils vont se battre contre les Prussiens. Le chef de l'armée prussienne s'appelle Blücher. Barnabé et ses compagnons vont se battre toute l'après-midi. C'est une terrible bataille, les fantassins vont se battre avec les mousquets, et avec les baïonnettes, l'artillerie va tirer beaucoup de boulets, avec ses canons, et les cavaliers vont charger l'ennemi prussien avec leurs sabres...Napoléon va gagner cette bataille.

Puis, le 18 juin, ils vont se battre à Waterloo. C'était un dimanche, et les cloches de toutes les églises sonnaient, le matin, pendant que les armées se préparaient.

A Waterloo, c'est Wellington qui les attend. Il est anglais, Wellington, mais il commande non seulement des soldats anglais, mais aussi des Ecossais, des Irlandais, des Belges, des Hollandais, des Allemands...

Barnabé est très courageux. Mais il a toujours aussi peur ! Maintenant il sait ce que c'est, une bataille. Même si on gagne, c'est effrayant ! Et voilà que tout ça recommence. Le fracas des canons, d'abord, qui tirent sans arrêt, et puis on y va : « En avant ! ». Le coeur battant, Barnabé avance.

Barnabé serre son mousquet, il essaie de tirer. Il essaie de se défendre. Les jeunes soldats comme Barnabé, on les met aux premiers rangs, pour attaquer. C'est horriblement dangereux !...

Maintenant il est très près des Ecossais... et les Ecossais se mettent à tirer, tirer... Il se bat, Barnabé, il se bat. A travers la fumée, il ne voit presque plus rien... il continue d'avancer, Barnabé, et voilà que les cavaliers ennemis s'élancent vers eux, le sabre étincelant...

Extrait de son journal, juin 1815

Mercredi 14 juin, 11H

Je m'appelle Barnabé. Je ne sais pas comment tu t'appelles, je t'appellerai Margot, comme les filles de mon pays. Mon régiment est arrivé hier tout près de la frontière belge.

Tu es venue nous donner à boire, j'étais assoiffé, j'avais mal aux pieds, ton eau était plus douce que le vin... et ton visage ne me quitte plus...

Je suis fusilier dans l'infanterie de ligne. Je n'avais plus l'habitude de marcher autant !...

Je ne voulais pas devenir soldat, ou alors dans la cavalerie.... J'aime les chevaux.

Mais j'étais trop petit, alors on m'a fait fantassin.

J'ai combattu l'an passé, pour Napoléon. On a perdu. Il y a trois mois, il est rentré en France, Napoléon, alors on est revenu me chercher.

Et ce soir je l'ai vu, pour la première fois, quand il est arrivé, fourbu, de Paris...

Jeudi 15 juin, 20H

Ce matin, nous nous sommes levés encore plus tôt, et nous avons passé la frontière belge.

Encore marcher, toujours marcher... et bientôt nous avons entendu des coups de feu, les premiers coups de feu : c'étaient des soldats prussiens. Ils ont été surpris de nous voir ! Ils ont reculé...

Il y a eu quelques escarmouches, à l'avant, mais mon régiment était à l'arrière.

Je ne les ai pas vus, les Prussiens, mais je les connais. Je me suis déjà battu contre eux, tu sais ?

C'était en France, l'année passée en février, quand ils ont marché sur Paris, avec les Russes et les Autrichiens. Ils voulaient renverser Napoléon. Nous étions à Champaubert, contre les Russes...

Et après on s'est battu contre les Prussiens. Nous nous sommes battus comme des diables, j'ai même été blessé à la jambe. Nous les avons repoussés plusieurs fois, mais ils sont quand même arrivés à Paris, et Napoléon a dû abdiquer...

Maintenant j'ai 22 ans, je ne suis plus un bleu ! Mes copains Jean et Saturnin, c'est la première fois qu'ils partent en campagne, ils ont 19 ans...

Nous avons traversé la rivière et bivouaqué sur les rives...

Dieu que cela m'a fait du bien de déposer mon sac ! Trente kilos sur le dos, et le mousquet qui en pèse encore 5, avec cette fichue baïonnette ! Sais-tu tout ce que je transporte dans mon sac ? Une chemise propre (je ne sais pas quand je la mettrai !), et des chaussettes, et des chaussures de réserve (j'ai bien de la chance d'en avoir !), et puis ma capote (qui me sert de manteau et de couverture), des pinces à linge, mes affaires de toilette (savon, rasoir, peigne), mon matériel de cuisine (un bol, une assiette, une cuiller, un couteau), et quelques haricots secs pour la soupe, si nous ne trouvons rien à manger... J'ai aussi tout ce qu'il faut pour entretenir mon mousquet, des balles, de la poudre, et la dosette à poudre pour fabriquer mes cartouches. Et tout ce qu'il faut pour entretenir mon uniforme (une brosse, et de quoi faire briller mes boutons, une aiguille et du fil pour réparer les accrocs !). Qu'est-ce qu'il est chaud, cet uniforme ! Et pas très confortable... et impossible de le laver, la laine rétrécirait ! Il nous faut nous baigner avec l'uniforme sur le dos ! ...

Mais ici, pas moyen de se laver !

J'étais bien fatigué en arrivant au camp, mais un soldat, ça n'a jamais fini ! Il a encore fallu aller couper du bois, pour faire les feux, aller chercher l'eau à la rivière, et reprendre mes chaussettes trouées... Je te laisse maintenant, la soupe est servie !...

Sais-tu comment je suis devenu soldat ? Je suis né dans un petit village, pas très loin de Paris. Un jour, au mois d'octobre 1813, j'ai reçu un courrier. J'avais 20 ans, je suis célibataire, j'étais sur leurs listes ...

On m'a conduit à ma garnison, j'ai dû marcher pendant deux jours ! Certains de mes compagnons se sont enfuis en cours de route... Moi j'ai continué, je ne voulais pas causer de soucis à mon père. J'ai reçu mon uniforme. J'ai eu de la chance, il n'y en avait plus pour ceux qui sont arrivés après nous ! Et j'ai reçu mes chaussures, mon havresac, une giberne pour mettre mes cartouches, mon mousquet... On dormait sur des paillasses, tous les jeunes comme moi, on se levait tous les jours à 6h, et on préparait la soupe à tour de rôle. Mais les plus haut gradés se servaient les premiers, et il ne restait plus beaucoup de viande quand c'était à notre tour... On ne mangeait que deux fois par jour, et debout, tous autour de la marmite... Les chevaux mangeaient plus souvent que nous ! Et puis on a fait plein d'exercices, et on a appris à se servir de notre mousquet. Au début, c'est compliqué ! Après on apprend (en douze temps !) à charger son fusil de plus en plus vite, on refait cinquante fois les mêmes choses, on ne réfléchit plus, on a la tête qui tourne, et les mains qui s'engourdissent...

Et puis un jour de février on nous a dit qu'on partait le lendemain repousser les Prussiens... On ne se sentait pas encore bien prêts, pas encore très forts, pas encore très sûrs... et si nos mains tremblaient ?... Mais on nous a dit, on compte sur vous, les gars ! On comptait sur nous, et voilà qu'on était pleins de courage... On allait les battre, ces Prussiens ! On a marché pendant trois jours, pour aller à la rencontre des coalisés qui envahissaient la France et marchaient sur Paris... Je tombe de sommeil, il faut que je prenne des forces.

Vendredi 16, 23H

Je n'arrive pas à dormir, je suis trop fatigué, trop horrifié par tout ce que j'ai vu aujourd'hui. Je ne suis pas blessé, mais j'ai à peine la force d'écrire ... Je pense à toi, Margot, cela me fait tant de bien d'imaginer ton visage qui me sourit ! J'ai faim, j'ai soif, je suis épuisé, j'ai mal partout... et je suis hanté par les images de cette horrible bataille... Le bruit des canons est terrifiant, la fumée nous aveugle et nous irrite les yeux et la gorge, et il faut avancer, toujours avancer, recharger son mousquet, tirer, repousser l'ennemi à la baïonnette !... Je suis fier de me battre pour ma patrie, et pour Napoléon, mais je n'aime pas tuer, blesser un soldat qui a mon âge, qui a une maman, des frères, une amie... même si c'est un ennemi !

Saturnin a été blessé à l'épaule, on a déchiré une chemise et essayé de bander sa plaie. Il a mal. Mais ce n'est pas trop grave, on a pu enlever la balle.

J'ai vu des soldats français s'enfuir, ce soir. Ils ont trop peur de revivre une bataille comme celle-ci. Gare à eux, si on les rattrape ! Peut-être même qu'on les fusillera ?...

C'est angoissant, de voir la nuit tomber sur un champ de bataille. Les généraux et les officiers logent à l'hôtel, chez les bourgeois, chez les curés... Nous, les fantassins, on dort à la belle étoile, qu'il pleuve ou qu'il vente. Il faisait chaud aujourd'hui. Torride, même.

Les blessés gémissent, les chevaux hennissent, moi je regarde les étoiles...

Margot, si seulement tu étais là, près de moi...

Je repense à hier matin, qui me semble si loin... nous ne savions pas encore ce que nous allions vivre ici, en Belgique. Avant de partir, il était 3 heures du matin, on nous a lu le discours que Napoléon nous a préparés en arrivant le 14 juin. Il disait : « Soldats ! c'est aujourd'hui l'anniversaire de

Marengo (en 1800) et de Friedland (en 1807), qui décida deux fois du sort de l'Europe »... Je n'entendais et ne comprenais pas tout ce qu'il disait, sauf que tous les pays d'Europe étaient contre nous... « Ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France », qu'il a dit. J'ai encore entendu « victoire », « honneur », « bonheur », « patrie »... et puis : « Pour tout Français qui a du cœur, le moment est venu de vaincre ou de périr. »

Ou de périr... Quand j'entendais victoire, honneur, courage, patrie, je me sentais très fier d'être là !
Ou de périr... me faisait froid dans le dos.

J'ai pensé à ma mère, à mes frères...

Maman, je pense à toi... tu es peut-être toi aussi en train de regarder les étoiles...?

Samedi 17 juin, 21H

Bonsoir Margot, tu es là ?...

Il pleut des cordes cette nuit.

Nous avons marché toute la journée dans la boue, sous la pluie, piétinant les cultures...

Il y avait de l'orage et de terribles coups de tonnerre !... Je suis tombé deux fois, j'ai failli perdre une chaussure dans la boue ! Devant nous, les canons ont tonné, eux aussi. J'ai entendu dire que c'était les Anglais. Je ne sais pas où ils nous emmènent, nous remontons vers Bruxelles, je crois. J'ai trouvé un petit coin à l'abri, dans une vieille cabane, avec mes compagnons, mais... rien à manger ! Mais où est-ce qu'elle est, cette boulangerie de campagne, bon sang ? Il me reste un vieux bout de pain...

Je suis trempé, j'ai froid... je n'en peux plus...

Jean a de la fièvre, j'espère qu'il ira mieux demain...

Oh non ! voilà qu'ils viennent piquer les planches de notre cabane pour alimenter le feu !...

Ma capote est trempée, c'est ma seule couverture...

Quand je suis très très malheureux, je relis la lettre de ma mère. Je la garde à l'abri dans mon shako, avec ma pipe et mon tabac. Il me reste un tout petit peu de tabac...

Je crois que j'ai un peu dormi.

On nous a dit que demain, ce serait la grande bataille. Contre les Anglais ! Je ne les ai jamais vus, les Anglais. Il paraît qu'il y a aussi des Ecossais, et des Irlandais, et des Belges, et des Hollandais, et des Allemands... J'ai peur.

A part Jean et Saturnin, mes compagnons ont plus de trente ans, ils ont fait des grandes batailles, eux. Il y en a même qui sont allés en Russie ! Ils ont beaucoup souffert, ils avaient les pieds gelés, et les oreilles aussi, et ils n'avaient rien à manger. Les anciens, ils ont dans leur sac à dos une besace de maraudage... ils se débrouillent avec les fermiers... ou chapardent pommes, oeufs, poulets, n'importe quoi, tout ce qu'ils trouvent... Mais, en Russie, ils ne trouvaient rien.

Il paraît qu'ils ont même mangé du chien, et du rat...

Ils ont été terriblement malades, aussi, et ils ont failli ne jamais revoir la France. Mais ils ont vu Napoléon plusieurs fois. Et Napoléon les encourageait, les félicitait... Il y en a même qui ont reçu une médaille ! Je ne sais pas si j'aurai une médaille, mais j'ai déjà vu Napoléon !

Pas d'étoiles, cette nuit, seulement la pluie, le froid, la faim...

Je suis trempé, j'ai les pieds écorchés.

J'ai peur, je me sens si mal... es-tu là, Margot ?...

« Le moment est venu de vaincre, ou de périr... »

Fiche de travail

Recrutement : comment se recrutent les soldats de l'armée française?

En fonction des périodes, et des besoins, les méthodes évoluent...

- 1790 : sur base de volontariat (racolage sur les marchés!)
- 1793 : levée en masse : tous les hommes célibataires sans charge d'enfants, de 18 à 25 ans (nouvelles recrues mélangées aux soldats de métier)
- 1798 : loi Jourdan : la conscription.
Tirage au sort (nombre déterminé suivant les besoins) parmi les célibataires de 20 à 25 ans.
Service militaire obligatoire de 4 ans... ou plus... en fonction des campagnes...
Cette méthode convient parfaitement à Napoléon, qui l'adaptera à ses besoins en déterminant chaque année l'âge et le nombre de recrues nécessaires.
Finalement, les besoins augmentant, Napoléon a recours, en plus, à des contingents étrangers... et à ceux qui ont échappé au tirage au sort les années précédentes...

Uniforme : en laine, près du corps et donc inconfortable, surtout en été!

Se compose de la veste assez longue, culotte, guêtres, chaussures, xxxxxxxxxxxx

Armes : mousquet modèle 1777 (canon lisse) +- 1m50, avec baïonnette (+- 5kilos)

Portée réduite, précision médiocre, chargement en 12 temps!...

En garnison : vie journalière et instruction

Logement en baraquements, habituellement sur des paillasses : un lit pour 2 ou 3 hommes... voire pour 14 à Boulogne, où les conditions étaient cependant les meilleures, avec des murs en bois et des toits de paille!

Pas de toilettes (des seaux!), pas de réfectoire, pas de chaise : on se lève à 6H, on prépare la soupe à tour de rôle, on a deux repas par jour (les chevaux mangent cinq fois par jour!), debout, à 10 autour d'une marmite où les chefs se sont servis en premier... En principe les rations de pain, viande, lard, légumes secs sont réglementées, mais, d'une unité à l'autre, d'un officier à l'autre, les conditions sont parfois très différentes... Les jeunes recrues doivent se contenter de ce qui reste, payer à boire aux anciens pour éviter les corvées...

La discipline : discipline corporelle abolie par la révolution, sauf la punition de la savate...

En fonction des besoins en troupes, les jeunes recrues bénéficient d'un entraînement plus ou moins poussé... ainsi les dernières recrues savaient à peine manier leur mousquet lorsqu'ils sont arrivés au champ de bataille...

En campagne : l'inconfort est permanent...

- **havresac et giberne (30 kilos): qu'emporte le soldat Barnabé quand il part en campagne?**

Linge de rechange et chaussures de réserve, la grande tenue, trousse de toilette (rasoir, peigne, savon), bassin de toile, matériel de cuisine, légumes secs, trousse de couture, matériel pour l'entretien de l'uniforme et du fusil, dosette à poudre et bâtonnet pour fabriquer la cartouche, pincés à linge, capote
Pipe et tabac dans le shako
50 cartouches dans la giberne

- **matériel emporté par la compagnie, pour la soupe et le bivouac** : 8 marmites, 8 bidons, 4 haches, 4 pelles, 4 pioches... mais tout ce beau matériel, au fil des longues marches forcées, se révèle bien lourd et encombrant et est souvent abandonné en cours de route...
- **déplacements** : à pied, à pied, à pied... avec des chaussures inadaptées et inconfortables
On part dès qu'il fait clair, on s'arrête peu, halte des pipes 1/2h lorsqu'on a fait ¾ du chemin
Les généraux vont en calèche, les colonels à cheval...
- **bivouac**:
 - **en France**: à partir de 1790, obligation pour tout citoyen français d'offrir un toit aux gens de guerre !
 - **à l'étranger** : on n'emporte pas de tentes pour ne pas ralentir, par des charrois additionnels, l'avancée de l'armée
 - pour les généraux et officiers : logement chez l'habitant, bourgeois, curés, hôtels
 - pour la troupe : granges, écuries, étables, cabanes, abris de branchages et fourrage (certains s'installent dans des tonneaux!) ou... à la belle étoile, la capote sert de couverture, le havresac d'oreiller ; lorsque le bivouac est plus long: construction d'abrivents et redoutes en rondin.
- **approvisionnement**: dépend des pays traversés mais, même si Napoléon a mis sur pied un système de boulangeries de campagne, l'approvisionnement laisse toujours à désirer. En principe il y a la soupe. Avec un peu de chance du pain. Avec beaucoup de chance de la viande. En général, place à la débrouille, au chapardage!
Après le passage d'une troupe, forêts et villages sont dévastés...

Motivation :

- nulle pour certains ! >>> déserteurs! (pourchassés et punis...)
 - lors du recrutement : à certaines périodes, seule la moitié des conscrits arrivent à leur garnison !
 - en campagne : amendes pour les déserteurs retrouvés et pour les voleurs, qui sont parfois passés en cour martiale, parfois fusillés, pour l'exemple.
- grande pour d'autres
 - * fierté de combattre pour Napoléon
 - * honneur, amour de la patrie
 - * certains se réalisent dans le combat davantage que dans le travail des champs!
 - * vaillance, bravoure, courage, sang-froid, dévouement, des qualités qui valorisent...
 - * récompenses : distribution de médailles, promotions ...

Hygiène

- **maladies** : les soldats restent dans leurs vêtements mouillés, ne se lavent jamais, ni les dents, ni les cheveux (bain annuel obligatoire!), font la soupe avec n'importe quelle eau et dans n'importe quel récipient, les blessures ne sont pas désinfectées...>>> dysenterie, typhus, gangrènes...
- **soins aux blessés** : pas d'antiseptique, d'antibiotiques, pas d'anesthésie lors des interventions (extraction de balle, amputation...), pas d'ambulance ni de brancardiers (ou si peu), pas de pansements, seulement de la charpie pour étancher le sang